



**Lectures**  
Les comptes rendus

---

Adrienne Martin, *How We Hope. A Moral Psychology*

Thibault De Meyer

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/14507>

ISSN : 2116-5289

**Éditeur**

Centre Max Weber

Ce document vous est offert par Université de Liège



**Référence électronique**

Thibault De Meyer, « Adrienne Martin, *How We Hope. A Moral Psychology* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2014, mis en ligne le 30 avril 2014, consulté le 16 août 2018. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/14507>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 août 2018.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

---

# Adrienne Martin, *How We Hope. A Moral Psychology*

Thibault De Meyer

---

- 1 Le langage ordinaire oppose l'espoir à un grand nombre d'autres concepts : faux espoir, désespoir, désir, rêve, attente, foi, précaution, résolution... Adrienne Martin, professeure de philosophie à l'université de Pennsylvanie, pense qu'il est possible de décrire correctement ce qu'est l'espoir en étudiant comment ces contrastes font sens dans des situations concrètes. Elle suit ainsi le programme de la philosophie analytique qui fait le pari que le langage ordinaire recèle des théories correctes pour décrire le monde ; il reviendrait alors à la philosophie de simplement clarifier ces théories latentes.
- 2 Selon la définition standard, celle que l'on trouve notamment dans le dictionnaire, l'espoir aurait deux éléments constitutifs : (a) un désir pour un événement (*outcome*) et (b) la croyance que la réalisation de cet événement est possible. Le premier chapitre s'attache à montrer que beaucoup de philosophes utilisent cette définition sans même la questionner, alors qu'elle est incapable de rendre compte d'un grand nombre de contrastes significatifs. Martin commence par montrer que la définition standard pourrait de fait tout aussi bien s'appliquer au désespoir. Imaginons ainsi le cas de Red et Andy qui encourent tous deux une peine d'emprisonnement à perpétuité. Ils ont un même désir de retrouver la liberté (a) et s'attribuent la même probabilité que cela advienne un jour (b)<sup>1</sup>. Ils devraient donc manifester un même espoir. Pourtant, alors qu'Andy espère, Red désespère, car il ne se donne pas le droit de s'imaginer libre et que, à chaque fois qu'il pense à la liberté, il se sent mal. Il faut donc ajouter à la définition standard deux éléments : (c) une posture où l'on se donne le droit de s'imaginer l'événement espéré (*licensing stance*) et (d) une justification qui permet d'associer des sentiments positifs à l'imagination de cet événement et éventuellement aux actions et pensées qui y sont associées.
- 3 L'auteure propose un cas similaire tiré de ses observations au *National Health Institute* aux États-Unis : Alan et Bess, tous deux en phase terminale d'un cancer, participent à un test clinique d'un traitement qui ne leur offre que 1 % de chances de guérison. Ils ont un

même désir de guérison (a) et une même connaissance du pronostic (b). Cependant, Alan ne s'accroche pas fermement à l'espoir, il ne se donne pas le droit de planifier sa vie une fois guéri. Par contre, Bess ne cesse de parler de son espoir contre tout espoir (*hope against hope*). Elle ne nie pas que la guérison est peu probable (l'espoir n'est pas un leurre qu'on se ferait à soi-même), mais elle estime que cette probabilité est suffisante pour lui octroyer le droit d'imaginer sa vie une fois guérie (c). Et, à l'instar d'Andy le prisonnier, elle est heureuse lorsqu'elle s' imagine en pleine forme, ce sentiment positif est pour elle justifié (d)<sup>2</sup>.

- 4 Dans le deuxième chapitre, Martin clarifie chacun des quatre éléments de la définition révisée. (b) L'assignation de probabilité, le deuxième élément de cette définition, ne constitue pas à elle seule une motivation pour l'action ou la pensée. Cette assignation est une quête purement théorique (c'est-à-dire, cherchant à établir la vérité sans aucune visée pratique). (a) Le désir – qui est, par souci de clarté, toujours appelé attraction dans le livre – est quant à lui une motivation non rationnelle. Dans une perspective kantienne, l'attraction, sans être elle-même rationnelle, peut néanmoins s'insérer – s'incorporer – dans une justification rationnelle. Ainsi, on peut désirer un café, mais, avant de tendre réellement vers le café, l'être rationnel se demande si ce désir se justifie (« ai-je vraiment besoin d'un café, n'est-ce qu'une excuse pour ne pas travailler, est-ce bon pour ma tension...? »). La justification d'une attraction est une motivation rationnelle.
- 5 Les deux éléments apportés par Martin, suivant le schéma kantien, *incorporent* les deux éléments de la définition standard (c'est pour cela qu'elle nomme sa conception de l'espoir incorporatrice). (d) En plus d'être attiré par un événement (élément [a]), il faut, pour espérer, incorporer cette attraction dans une justification de type pratique. Il faut justifier que l'événement espéré est bon et mérite d'être désiré. (c) De même, la posture d'ouverture est l'incorporation de l'assignation de probabilité (élément [b]) dans une justification de type pratique. En effet, cette posture est la réponse à la question de savoir si la probabilité assignée pourrait autoriser les pensées et les actions positives associées à l'espoir. Cette réponse se justifie en termes pratiques et non pas théoriques (la question est : « vaut-il mieux pour moi considérer cette probabilité suffisante ? » et non « cette probabilité est-elle vraiment suffisante ? »). Même si la posture permissive n'est pas en elle-même une motivation pour l'action, elle ouvre néanmoins la voie pour les justifications de l'attraction (élément [d]), qui, elles, sont motivationnelles.
- 6 La plupart des philosophes conçoivent l'espoir comme apportant un réconfort dans des moments difficiles (*sustaining power*). Cependant, dans le troisième chapitre, à l'aune de la définition incorporatrice de l'espoir, l'auteure module cette affirmation. En fait, si l'espoir apporte dans certaines situations une force de soutien, c'est grâce au travail d'imagination (*fantasy*) : on peut s'imaginer en train d'agir, ce qui augmente nos capacités réelles d'action ; on doit en plus, pour satisfaire le quatrième élément, chercher à justifier nos émotions positives, ce qui nous contraint à faire attention à plus de détails, autant sur l'objet espéré que sur le moyen de l'atteindre. Néanmoins, le travail d'imagination peut aussi faire émerger des détails désagréables, l'espoir n'est plus alors un soutien, mais un obstacle. L'espoir n'est donc qu'accidentellement réconfortant et non nécessairement.
- 7 Le quatrième chapitre explore un cas particulier d'espoir qui est immanquablement réconfortant : la foi. La foi est l'espoir en un événement inimaginable tel Dieu, l'immortalité ou une autre forme de vie... Vu que l'objet désiré est inimaginable, l'imagination ne joue ni en faveur ni en défaveur de la force réconfortante de l'espoir. Par

contre, comme l'objet est exempt de toute infirmation empirique, cet espoir ne risque jamais d'être déçu.

- 8 Le cinquième chapitre porte une question originale au débat autour de l'espoir en se demandant ce que peut bien vouloir dire placer son espoir en une autre personne. Notre philosophe étudie alors le contraste entre l'énoncé « j'attends de ma fille qu'elle fasse le ménage » à « j'espère que ma fille fasse le ménage ». Dans le premier cas, si l'expectative n'est pas satisfaite, le père se fâchera sur sa fille, car il la reconnaît comme un agent responsable sachant suivre des normes. Dans l'autre cas, le père serait reconnaissant si sa fille faisait le ménage, mais pas fâché si elle ne le faisait pas. Ici, Martin développe l'idée que le père reconnaît alors sa fille non pas tant comme un être responsable, mais comme un être raisonnable. Le père se dit en effet que bien qu'aucune obligation ne pèse sur sa fille, celle-ci est néanmoins capable de trouver des raisons pour faire le ménage (elle aurait en effet pu se dire : « mon père a eu une longue semaine ; il fait tous les jours le ménage, je peux lui faire une surprise... »). Alors que l'expectative envers les autres est un moteur de la cohésion sociale (elle renforce les normes sociales), l'espoir que l'on pose sur d'autres serait quant à lui, – conclut Adrienne Martin pleine d'espoir – un moteur de progression sociale. En effet, il n'invite pas les personnes à satisfaire des normes mais plutôt à justifier des actions, ce qui ouvre la possibilité de la réflexion et de la nouveauté.
- 9 *How We Hope* est une recherche poussée en philosophie analytique qui élabore des arguments compacts et solides (la lecture demande donc, comme pour tout ouvrage de philosophie, une attention particulière). L'étude procure beaucoup de nouveaux éléments au concept d'espoir. Cependant, il faudrait relativiser de deux façons les prétentions du livre. D'abord, au long du livre, plusieurs indices font apparaître que l'étude porte sur l'espoir comme une structure universelle de l'humanité. Pourtant, comme le souligne Vincent Crapanzano, il y a des langues où le concept d'espoir ainsi que tous ses concepts contrastifs et connexes n'existent pas<sup>3</sup>. Il faut aussi noter que la conception incorporatrice se base sur la dichotomie théorie/pratique, or celle-ci n'a pas de valeur universelle et semble même idiosyncrasique aux modernes<sup>4</sup>. Même si les lexiques des émotions du français et de l'anglais partagent une même structure générale, il y a quand même déjà là des différences notables. Probablement que, si Martin avait réalisé sa recherche en français, elle aurait mis en avant le contraste entre espoir et espérance, contraste qui n'existe pas en anglais. Dès lors, est-il légitime de considérer l'anglais américain comme le langage représentant l'humain ordinaire ?
- 10 De plus, malgré le pari de la philosophie analytique, le langage n'est probablement pas une image du monde ; au contraire, il participe à la construction du monde<sup>5</sup>. Martin semble croire que l'espoir est une structure qui pourrait exister en dehors de toute langue (c'est ainsi que, lorsqu'elle nie la capacité des animaux et des bébés d'espérer, elle n'évoque même pas leur absence de capacités langagières, mais seulement la faiblesse de leurs raisonnements). Le langage ne viendrait que clarifier une émotion qui existerait indépendamment. Catherine Lutz a réalisé un travail fort comparable dans la forme sur les concepts d'émotions chez les Ifaluk<sup>6</sup>. Elle montrait alors combien les descriptions des émotions sont différentes d'une culture à l'autre et comment ces différences linguistiques affectent les manifestations concrètes des émotions. Dire « j'espère » n'est pas décrire une instance particulière d'une structure universelle, mais c'est se disposer à être affecté de façon particulière.

---

## NOTES

1. Ce cas s'inspire du roman de Stephen King, *Rita Hayworth et la Rédemption de Shawshank* (qui a été adapté au cinéma sous le titre *Les évadés*).
2. Martin indique que la distinction entre espoir et désespoir se retrouve dans la façon d'exprimer une même probabilité. Andy ou Bess diraient : « Je sais qu'il n'y a qu'une chance sur mille, mais c'est probable », alors que Red ou Alan diraient : « Je sais que c'est probable, mais il n'y a qu'une chance sur mille ». Ces deux façons de cadrer la réalité marquent le contraste entre une posture laissant une place pour des émotions positives (propre à l'espoir) et une posture fermée ne suscitant que des émotions négatives (propre au désespoir). C'est aussi une question d'attitude qui différencie l'espoir de l'expectative (*expectation*). En effet, il n'y a pas un seuil qui différencierait une probabilité « possible » d'une « probable » (certains peuvent *espérer* un événement qui a 80 % de chance de se produire, alors que d'autres peuvent en *attendre* un qui n'a que 20 % de chance de se réaliser). Ce cadrage est lui aussi lié à des émotions : alors qu'une expectative non satisfaite provoque de l'énerverment, un espoir non réalisé cause du découragement ; inversement, alors qu'un espoir réalisé cause de la joie, une expectative ne peut que produire de la satisfaction.
3. Vincent Crapanzano, "Reflection on hope as a category of social and psychological analysis", *Cultural Anthropology*, vol. 18 (1), p. 3-32, 2003.
4. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 2005.
5. Guy Deutscher présente de façon très convaincante l'idée que la langue n'est pas une description du monde ni un créateur de monde (comme le voudrait l'hypothèse Sapir-Whorf : chaque langue crée son monde), mais un acteur, parmi d'autres, qui participe à la construction du monde. Voir son livre : *Through the language glass. Why the world looks different in other languages*, Londres, Heinemann, 2010. Voir également le résumé qu'il en propose dans le *New York Times* : « Does your language shape how you think ? ».
6. Catherine Lutz, *Unnatural emotions. Everyday sentiments on a micronesian atoll and their challenge to Western theory*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.

---

## AUTEUR

### THIBAUT DE MEYER

Diplômé en anthropologie, en science politique et en philosophie à l'Université libre de Bruxelles, blogueur sur [www.joueravecdespierres.be](http://www.joueravecdespierres.be).